



Brigitte Krulic

Penser la hiérarchie des races pour arrêter la vague démocratique :
le dialogue contradictoire entre Gobineau et Tocqueville

Communication présentée au Colloque NCFS (Nineteenth-Century French Studies),
Princeton University, NJ

Résumé

La peur de l'indifférenciation qui brouille repères et hiérarchies traverse les débats, menés tout au long du XIXe siècle, sur les effets pervers d'une modernité démocratique individualiste accusée de se répandre comme une vague incontrôlable qui contamine le tissu social et l'ordre politique : destruction des barrières que la société inégalitaire préserve et renforce ; désintégration du lien social ; nivellement moral, culturel et politique. Il s'agit ici d'examiner comment le dialogue contradictoire entre Gobineau et Tocqueville, dont les relations personnelles et la correspondance sont bien connues, participe de ce débat.

Dans la théorisation tocquevillienne, le principe d'identification à son semblable et son égal est aux fondements de l'égalité des conditions, fait générateur de la démocratie, à rebours de la société inégalitaire « hiérarchique » inscrite dans la dichotomie pur/impur irriguée par le sacré (hieros) qui assigne à chacun, individu, groupe social ou ethnique, un rang défini dans une échelle de gradations et de barrières censée préserver des souillures de la proximité.

Gobineau met les notions d' « égalité/inégalité » et de « mélange » au service d'une construction idéologique visant à fonder « scientifiquement » le combat contre la démocratie, dans ses dimensions politique, sociologique et anthropologique. Il transpose l'inégalité sociologique des sociétés hiérarchiques en inégalité entre races humaines qu'il érige en principe explicatif de l'histoire. On comprend que Tocqueville ait vu dans l'Essai sur l'inégalité des races humaines de Gobineau un « système de maquignon », plus adapté aux « haras » qu'à l'humanité ; le fatalisme déterministe de Gobineau qu'il juge faux et nuisible s'oppose à sa conviction que la démocratie est irrésistible car ancrée dans la nature et que ce n'est pas le « sang qui fait la destinée des hommes ». Son engagement contre l'esclavage et la ségrégation raciale, tiré de son expérience américaine, en est une illustration.

« Si je n'aime pas beaucoup l'œuvre, j'aime l'auteur, et cela vaut mieux, quoique peut-être cela ne vous satisfasse pas complètement », confiait Tocqueville à Gobineau dans une lettre datée du 20 décembre 1853. Le dialogue contradictoire qui a accompagné l'histoire de leurs relations personnelles et intellectuelles s'inscrit dans les débats autour de la modernité démocratique, c'est-à-dire de l'avènement d'une société d'individus ontologiquement et juridiquement égaux. L'égalisation des conditions mise en œuvre depuis la Révolution a mis à mal le substrat hiérarchique de la société d'Ancien Régime ; l'égalité civile proclamée par la Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen (26 août 1789) a aboli les différences statutaires que la société inégalitaire maintient et souligne, processus qui inspire un discours, voire une vulgate qui assimile la démocratie au triomphe de l'indifférenciation et du nivellement.

Dans l'Essai sur l'inégalité des races humaines (1853-1855), Gobineau élabore une construction intellectuelle fondée sur l'idée de hiérarchie, brandie pour pourfendre la modernité démocratique qu'il perçoit comme une vague irrésistible infiltrant et contaminant l'ordre politique et social. Ce qui le différencie, c'est le fait qu'il transpose le couple égalité/inégalité dans son application sociologique en une loi « naturelle » d'inégalité entre races humaines, susceptible selon lui d'être démontrée « scientifiquement », exactement comme un « théorème ». Hiérarchie est ici employé au sens, théorisé par Louis Dumont, de principe d'organisation sociale essentiellement inégalitaire, principe de gradation et de séparation ancré dans la dichotomie pur/impur irriguée par le sacré (hieros). Chacun, individu, groupe social ou ethnique, se voit assigner sa place dans une échelle de rangs et de barrières, censée préserver des souillures de la proximité. Gobineau, orientaliste distingué, connaissait bien les Lois de Manou, texte fondateur de la hiérarchie des castes. Selon lui, le « mélange » des races, moteur et principe explicatif de l'histoire, constitue le ferment de désintégration qui en abolissant les séparations, conduit inévitablement les civilisations à la mort. « C'est alors que, d'inductions en inductions, j'ai dû me pénétrer de cette évidence, que la question ethnique domine tous les autres problèmes de l'histoire, en tient la clef, et que l'inégalité des races dont le concours forme une nation, suffit à expliquer tout l'enchaînement des destinées des peuples ».

De son propre aveu, l'Essai se présente comme une machine de guerre contre les idées libérales et la démocratie pour lesquelles Gobineau n'a jamais cessé de proclamer sa haine et son mépris absolu : « Au fond, la situation de mon esprit est telle, une haine de la démocratie et de son arme, la révolution, que je satisfais en montrant, en des traits véritables, révolution et démocratie, en disant d'où elles viennent et où elles vont ». Dans l'Essai, ainsi que dans les lettres échangées avec Tocqueville ou Anton Prokesch von Osten, diplomate autrichien rencontré lorsque Gobineau était en poste à Francfort dans les années 1850, le lecteur est frappé par la récurrence des termes liés à la sémantique de l'épidémie, de la contamination, qui désignent les effets délétères de l'indifférenciation démocratique, c'est-à-dire de la passion égalitaire : phtisie, impotence, désorganisation, pourriture, décrépitude, sénilité, stérilité. « Je ne dis pas aux gens vous êtes excusables ou condamnables, je leur dis : vous mourez. L'hiver arrive et vous n'avez pas de fils. [...] La soif de jouissances matérielles qui vous tourmente est un symptôme

positif. C'est un critérium aussi sûr que la rougeur des pommettes dans les maladies de poitrine. [...] Je ne suis pas plus assassin que le médecin qui dit que la fin approche ». Telle une épidémie dévastatrice, l'indifférenciation se répand comme un flot, un déluge, une inondation de races mélangées. Elle répand la souillure qui naît de la promiscuité et du contact impur : « Quand j'ai vu la révolution de mes yeux [...], toutes ces blouses sales m'ont produit un tel dégoût, ont tellement exagéré, si vous voulez, mes notions du juste et du vrai, que j'aurais été capable de me faire moine, si je n'avais pas été marié, pour en prendre plus sûrement le contre-pied ». Cette maladie est une maladie du sang, un « principe destructif » interne de dégénération qui résulte du mélange ethnique ; l'issue est inéluctablement mortelle, quelle que soit l'adéquation des formes de gouvernement et des institutions, excellentes ou mauvaises.

Peu importe, en effet, qu'un peuple soit bien ou mal gouverné : « Le mérite relatif des gouvernements n'a pas d'influence sur la longévité des peuples ». Si un peuple est « dégénéré », c'est-à-dire s'il n'a plus la « valeur intrinsèque qu'autrefois il possédait, parce qu'il n'a plus dans ses veines le même sang, dont des alliages successifs ont graduellement modifié la valeur », il n'appartient plus à la « même race que ses fondateurs » dont il n'a conservé que le nom. « Les éléments hétérogènes qui prédominent désormais en lui composent une nationalité toute nouvelle et bien malencontreuse dans son originalité [...]. Il mourra définitivement, et sa civilisation avec lui, le jour où l'élément ethnique primordial se trouvera tellement subdivisé et noyé dans des apports de races étrangères, que la virtualité de cet élément n'exercera plus désormais d'action suffisante ». L'action corrosive du mélange sape peu à peu ce que Gobineau appelle la civilisation (les mœurs, les lois, les institutions) par un processus lent mais irrésistible : « Sans doute, mœurs, lois, institutions, ne survivent que fort oubliées de leur antique esprit, défigurées tous les jours davantage, caduques et perdant leur sève ; mais, tant qu'il en reste une ombre, l'édifice se soutient, le corps semble avoir une âme, le cadavre marche. Quand le dernier effort de cette impulsion antique est achevé, tout est dit ; rien ne reste, la civilisation est morte ».

Cela s'applique à la civilisation européenne condamnée à l'extinction : « Loin de moi l'idée de prétendre que vous ne pouvez pas être conquérants, agités, transportés d'activités intermittentes. [...] Votre automne est plus vigoureux, sans doute, que la décrépitude du reste du monde, mais c'est un automne ». On comprend les raisons de l'hostilité que manifestait Gobineau envers l'expansion coloniale européenne et ses prétentions à l'hégémonie, énoncées au nom d'un supposé « progrès » et d'un universalisme fallacieux : les Européens, selon lui, ne disposent que d'une supériorité technologique et matérielle, ils peuvent bien aller tourmenter les Chinois chez eux et achever la Turquie, ils ne valent pas mieux que les vaincus ; en dernier ressort, tous sont condamnés. Parmi les Européens, ce sont les Français, le peuple de la Révolution de 1789, que Gobineau décrit comme les plus « mélangés ».

C'est là le cœur de l'argumentation : Gobineau établit une corrélation entre le mélange des sangs et la démocratie, c'est à dire le brouillage des séparations étanches entre individus et races que l'égalité s'efforce de réduire, voire de supprimer. Son argumentation repose sur le postulat que l'homogénéité raciale et

le principe hiérarchique fondé sur les prérogatives de la naissance et la « répulsion » pour l'étranger ne sont qu'une seule et même chose. Il décrit une humanité hiérarchisée et « partagée [...] en une série de catégories subordonnées les unes aux autres, et où le degré d'intelligence marque le degré d'élévation », sans que cette assignation hiérarchique des races puisse se modifier, puisqu'elle constitue une loi naturelle. « Tous les hommes ont-ils, à un degré égal, le pouvoir illimité de progresser dans leur développement intellectuel ? Autrement dit, les différentes races humaines sont-elles douées de la puissance de s'égaliser les unes aux autres ? [...] Sur les deux points, je réponds non ». Corrélativement, les langues, « inégales entre elles, sont dans un rapport parfait avec le mérite relatif des races ».

Le rapprochement des races, c'est-à-dire la suppression des barrières protectrices qui les séparent, constitue tout à la fois la cause et la conséquence d'un affaiblissement de l'hostilité spontanée des races entre elles et corrélativement, de la croyance en leur inégalité : « Puis, quand le plus grand nombre des citoyens de l'Etat sent couler dans ses veines un sang mélangé, ce plus grand nombre, transformant en vérité universelle et absolue ce qui n'est réel que pour lui, se sent appelé à affirmer que tous les hommes sont égaux ». Ce qui implique que l'individualisme égalitaire est le produit du mélange racial, dans la mesure où il constitue une légitimation théorique a posteriori du métissage ; cette théorie de l'égalité et de l'unité du genre humain, « les raisonneurs métis l'appliquent à l'ensemble des générations qui ont paru, paraissent et paraîtront sur la terre, et ils finissent un jour par résumer leurs sentiments en ces mots, qui, comme l'outre d'Eole, renferment tant de tempêtes : « Tous les hommes sont frères ! ».

L'attaque contre le christianisme est frontale : anticipant sur ce point Nietzsche, Gobineau explique la valorisation chrétienne de la mansuétude et de la fraternité par le fait que les premiers chrétiens étaient issus des classes opprimées ; il se propose donc de remettre le christianisme « à sa place », toute relative, à rebours de sa prétention à incarner une vérité éternelle. Son désaccord fondamental avec Tocqueville, déjà très net dans leur controverse sur le rôle politique et social des religions qui avait occupé une place importante dans leur correspondance des années 1843-1844, s'accroît après la parution des deux premiers livres de l'Essai en 1853. Tocqueville ne se laisse pas tromper par le rapprochement opportuniste que Gobineau, lancé dans la carrière diplomatique, a opéré avec l'Eglise catholique après le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Leurs positions, lui écrit-il, sont inconciliables et la discussion ne peut donc être fructueuse : « Il y a un monde intellectuel entre votre doctrine et la mienne ». Tocqueville, en effet, se déclare non croyant, mais il insiste, en cohérence avec les analyses de *De la Démocratie en Amérique*, sur le rôle déterminant du christianisme dans l'avènement des principes d'unité du genre humain et d'égalité des individus, tous égaux devant Dieu. Cette corrélation entre le christianisme et le principe d'égalité, pivot de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, s'inscrit d'ailleurs au cœur des débats menés dans les années 1830 et 1840 autour de la démocratie et ses perspectives d'avenir. La théorie de l'inégalité des races, argumente Tocqueville, met à mal le substrat même de la démocratie, c'est-à-dire le principe d'identification à son semblable et égal.

Comment s'opère concrètement le métissage de races inégales ? Rappelons que Gobineau distingue trois grandes races humaines, avec tout « en haut de l'échelle », pour reprendre sa métaphore, le « type blanc » et, dans ce type, la « famille ariane », aria signifiant « noble » en sanskrit. L'histoire « nous montre que toute civilisation découle de la race blanche, qu'aucune ne peut exister sans le concours de cette race, et qu'une société n'est grande et brillante qu'à proportion qu'elle conserve plus longtemps le noble groupe qui l'a créée et que ce groupe lui-même appartient au rameau le plus illustre de l'espèce ». Ou encore : « Les deux variétés inférieures de notre espèce, la race noire, la race jaune, sont le fond grossier, le coton et la laine, que les familles secondaires de la race blanche assouplissent en y mêlant leur soie, tandis que le groupe arian [...] applique à leur surface, en éblouissant chef-d'œuvre, ses arabesques d'argent et d'or ». La variabilité de combinaisons raciales que le métissage opère juxtapose les groupes humains en abolissant les séparations en catégories distinctes ; l'idée de juxtaposition renvoie à la rupture de la chaîne hiérarchique et à la confusion de l'indifférenciation égalitaire où s'abolit la séparation du pur et de l'impur, du noble et du vil.

Le métissage, admet Gobineau, peut entraîner des bénéfices transitoires, d'un double point de vue : le « génie artistique » n'a surgi qu'à la suite du mariage entre blancs et noirs ; par ailleurs, il permet d'améliorer le sort et donc le niveau intellectuel des individus. Il en résulte qu'on peut faire du « mulâtre » un médecin, un avocat, un commerçant, qui « vaut mieux que son grand-père nègre, entièrement inculte et propre à rien » et par ailleurs, « qu'un bon nombre de chefs nègres dépassent, par la force et l'abondance de leurs idées, par la puissance de combinaison de leur esprit, par l'intensité de leurs facultés actives, le niveau commun auquel nos paysans, voire même nos bourgeois convenablement instruits et doués peuvent atteindre ». Mais ces bénéfices sont en trompe l'œil : les mélanges de races sont, dans une certaine limite, favorables à la masse de l'humanité, car ils transforment des « myriades d'êtres infimes » en « hommes médiocres », mais cette transformation s'opère, in fine, au détriment de l'humanité. Les mélanges, en effet, « l'abaissent, l'énervent, l'humilient, l'étêtent dans ses plus nobles éléments, [...] les races de princes dont le sang, subdivisé, appauvri, frelaté, devient l'élément déshonoré d'une semblable métamorphose... » ; le dommage est irréparable : les brahmanes de l'Inde, les héros de l'Iliade ou les guerriers scandinaves, « tous fantômes si glorieux des races les plus belles, désormais disparues, offraient une image plus brillante et plus noble de l'humanité, étaient surtout des agents de civilisation et de grandeur plus actifs, plus intelligents et plus sûrs que les populations métisses, cent fois métisses, de l'époque actuelle, et cependant, déjà, ils n'étaient pas purs ».

C'est la pureté du sang et non l'appartenance statutaire à un ordre défini sociologiquement (la noblesse d'Ancien Régime) qui définit l'aristocrate. Remarquons au passage que cette conception permet à Gobineau de réécrire son roman familial et personnel, en s'attribuant une particule et un titre de comte dénués de toute légitimité généalogique : s'il se proclame « fils de roi », c'est parce qu'il affirme descendre d'un chef Viking du IXe siècle. Dans le monde démocratique désenchanté où Gobineau est condamné à vivre, l'aristocratie, assimilée à la race blanche, a disparu sous l'effet des hybridations.

« Après avoir passé l'âge des dieux, où elle était absolument pure ; l'âge des héros, où les mélanges étaient modérés de force et de nombre ; l'âge des noblesses, où des facultés, grandes encore, n'étaient plus renouvelées par des sources taries, elle s'est acheminée plus ou moins promptement, suivant les lieux, vers la confusion définitive de tous ses principes, par suite de ses hymens hétérogènes ». Sa supériorité n'est plus que très relative et se réduit au fur et à mesure que la « part de sang arian » se subdivise en une multiplicité d'alliages qui produisent la désagrégation du corps social. C'est ainsi que l'Essai explique la décadence de l'Empire romain, constitué des « détritiques » des civilisations assyrienne, égyptienne, grecque, celte, et donc voué à la « perpétuelle pérégrination et fusion » des éléments ethniques au sein d'une société « disparate », « bigarrée », formée de cohues en perpétuelle fermentation qui font « pulluler les causes de désordre ». Peu importe les efforts admirables accomplis par des individualités d'exception (Tibère, Marc-Aurèle, Trajan, Hadrien, Septime Sévère) pour contenir le processus de désagrégation : « ... elles ne parviennent, au prix d'efforts surhumains, qu'à bâtir une digue momentanée. A peine ont-elles quitté la place que le flot se déchaîne et emporte leur ouvrage ».

Quel est le terme inéluctable de ce processus ? On l'a vu, les civilisations sont vouées à la disparition, au fur et à mesure que s'opère « l'amalgame ethnique » qui estompant leurs spécificités, les mélange en une masse indifférenciée où s'abolissent les séparations et distinctions hiérarchiques entre pur et impur, noble et vil. Une fois le processus parvenu à son terme, s'ouvrira ce que Gobineau appelle « l'ère de l'unité », produit « d'une série infinie de mélanges, et par conséquent de flétrissures » ; une humanité parvenue au dernier degré de l'abaissement anticipe la vision nietzschéenne du « dernier homme » gangrené par le nihilisme : « troupeaux humains, accablés sous une morne somnolence, [qui] vivront dès lors engourdis dans leur nullité, comme les buffles ruminants dans les flaques stagnantes des marais Pontins ».

Les phénomènes de brouillage et de métissage résultent donc de principes générateurs qui produisent leurs effets indépendamment de toute intervention humaine. La vision de Gobineau apparaît comme un bricolage, au sens de Lévi-Strauss (*La Pensée sauvage*, 1962) : le mépris qu'il éprouve pour la démocratie, qu'à l'exemple de Tocqueville, mais avec des conclusions opposées, il définit essentiellement comme un état de la société marqué par l'égalité des conditions, se fonde sur une vision anthropologique hiérarchique, inspirée entre autres par sa connaissance de l'Inde des castes. Refuser la démocratie, c'est pour lui, refuser le démantèlement des principes d'inégalité et de séparation qui structurent la société holiste hiérarchique ; c'est refuser le désenchantement du monde hiérarchique irrigué par le sacré qui annonce le nivellement généralisé opéré par le virus égalitaire.

Tocqueville ne s'est pas trompé sur la portée des théories développées par Gobineau : il établit la corrélation entre son antichristianisme, fondé sur le refus de l'égalité, et le combat qu'il mène contre la démocratie politique et sociale. Le fatalisme déterministe de Gobineau heurte violemment sa conviction que la démocratie, qui comporte certes des risques de dérives dangereuses pour la liberté, constitue une évolution irréversible dont il faut tirer le meilleur parti

possible. Elle peut et doit être tempérée et ajustée, conformément à l'objectif défini dans l'Introduction à la première Démocratie (1835) : « Instruire la démocratie, ranimer s'il se peut ses croyances, purifier ses moeurs, régler ses mouvements, substituer peu à peu la science des affaires à son inexpérience, [...] adapter son gouvernement aux temps et aux lieux; le modifier suivant les circonstances et les hommes [...] ». La Providence qui pousse inexorablement vers l'égalité a en effet accordé aux hommes le libre-arbitre qui leur permet d'imaginer des moyens d'action et de correction de la démocratie sur elle-même. Ce n'est ni le sang ni la race qui font la destinée de l'humanité, laquelle ne peut pas être ravalée au facteur biologique. A vous en croire, écrit-il à Gobineau, il n'y aurait en ce monde « que des vainqueurs et des vaincus, des maîtres et des esclaves par droit de naissance » ; ce qu'il reformule plus crûment dans une lettre à Gustave de Beaumont dans laquelle il qualifie l'Essai de « système de maquignon plutôt que d'homme d'Etat ».

Tocqueville a bien compris, en effet, que le « système » de Gobineau voue l'humanité à la désespérance :

Si mon docteur me venait dire un de ces matins : « Mon cher Monsieur, j'ai l'honneur de vous annoncer que vous avez une maladie mortelle, et comme elle tient à votre constitution même, j'ai l'avantage de pouvoir ajouter qu'il n'y a absolument aucune chance pour en réchapper d'aucune manière », je serai d'abord tenté de battre le médecin. Secondement, je ne verrais plus autre chose à faire que de mettre la tête sous la couverture et d'attendre la fin prédite... Encore je pourrais mettre à profit la sentence en me préparant à la vie éternelle ; mais il n'y a pas de vie éternelle pour les sociétés. Ainsi donc votre médecin n'aurait décidément pas ma pratique.

Ces doctrines, lui écrit-il, sont « très vraisemblablement fausses et très certainement pernicieuses ». En effet, la prédestination par la race aboutit inévitablement à la suppression de la liberté humaine ainsi qu'à la négation de l'idée de progrès et de perfectibilité : les peuples qui vivent dans la servitude ou la barbarie seraient condamnés à y rester, de par leur appartenance à une race donnée ; à quoi bon alors les persuader de faire des efforts pour améliorer leur sort ? Il se refuse quant à lui à admettre l'idée que l'humanité ne soit qu'un « troupeau abâtardi » qu'il faudrait livrer sans avenir et sans ressource à un petit nombre de bergers, pas meilleurs et souvent pires que les autres. En filigrane, Tocqueville reproche à Gobineau son mépris pour l'humanité, qui le conduit logiquement à soutenir le gouvernement du sabre et du bâton que lui-même dénonce sans relâche depuis le coup d'Etat : « Vous considérez les hommes de nos jours comme de grands enfants très dégénérés et très mal élevés. Et en conséquence, vous trouvez bon qu'on les mène par des spectacles, du bruit, beaucoup de clinquant, de belles broderies et de superbes uniformes, qui, bien souvent, ne sont que des livrées ».

Tocqueville, commentant l'insuccès de l'Essai auprès du public français, remarque, avec une étonnante préscience : « d'autres tireront de votre livre des conséquences que vous n'aurez ni voulues ni prévues ». Il ne manquera pas,

poursuit-il, de susciter un écho auprès des Allemands qui ont le goût des spéculations abstraites détachées de leurs conséquences pratiques. L'acculturation de Gobineau dans le Reich wilhelminien revient à son premier traducteur et biographe allemand, par ailleurs bon spécialiste de Tocqueville, Karl Ludwig Schemann (1852-1938), professeur d'anthropologie raciale nommé à l'université de Fribourg en 1897, ultra-conservateur et pangermaniste convaincu. Et de fait, l'Essai jouera un rôle important dans l'élaboration de la vulgate raciale et raciste en Allemagne jusqu'au Mythe du XXe siècle d'Alfred Rosenberg (1930). Mais cette acculturation des théories de Gobineau s'est effectuée par l'occultation d'un de ses aspects essentiels : l'âge d'or des Ariens est définitivement et irrémédiablement perdu, et rien ne saura le ressusciter.

Bibliographie

- Gobineau, Arthur de, Essai sur l'inégalité des races humaines, in Œuvres, tome 1, Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1983.
- Tocqueville, Alexis de, De la Démocratie en Amérique, Préface d'André Jardin, Paris, Gallimard, coll. Folio Histoire, 1961, Tomes 1 et 2.
- Tocqueville, Alexis de, Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau, in Œuvres complètes d'Alexis de Tocqueville, Tome IX, Paris, Gallimard, 1959.
- Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau, 1843-1859, publiée par Karl Ludwig Schemann, Paris, Plon-Nourrit, 1908.
- Tocqueville, Alexis de, Lettres choisies, Souvenirs, 1814-1859, édition établie sous la direction de Françoise Mélonio et Laurence Guellec, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2003.

- Antoine, Agnès, L'impensé de la démocratie. Tocqueville, la citoyenneté et la religion, Paris, Fayard, 2003.
- Boissel, Jean, Gobineau : biographie. Mythes et réalité Berg International, coll. « Histoires des idées », Paris, 1993.
- Dumont, Louis, Homo hierarchicus, Essai sur le système des castes, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1967.
- Krulic, Brigitte, Tocqueville, Paris, Gallimard, coll. Folio Biographies, 2016.
- Manent, Pierre, Tocqueville et la nature de la démocratie, Paris, Gallimard, 1982.

Lettre d'A. de Tocqueville à A. de Gobineau, 20 décembre 1853, in Correspondance d'Alexis de Tocqueville et d'Arthur de Gobineau, Œuvres complètes d'Alexis de Tocqueville, Tome IX, Paris, Gallimard, 1959, p. 280.

En 1843, Tocqueville fait appel à Gobineau, excellent connaisseur de la philosophie allemande, pour la rédaction de notes de lecture destinées à étayer sa contribution au Tableau général de l'état et des progrès des sciences morales et politiques de 1789 à 1830 qu'a entrepris l'Académie des sciences morales et politiques. Lorsque Tocqueville est nommé ministre des Affaires étrangères (juin-octobre 1849), il recrute Gobineau comme chef de cabinet, puis l'aide à entrer dans la carrière diplomatique. La remarquable correspondance entre les deux

hommes se poursuit jusqu'à la mort de Tocqueville en 1859. Voir Brigitte Krulic, *Tocqueville*, Paris, Gallimard, coll. Folio Biographies, 2016, pp. 242 sq.

Voir, par exemple : « si je parviens à démontrer ce théorème »..., *Essai sur l'inégalité des races humaines*, in Arthur de Gobineau (*Œuvres*, tome 1), Paris, Gallimard, coll. « La Pléiade », 1983, Livre I, ch. IV, p. 163.

Louis Dumont, *Homo hierarchicus*, *Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1967.

Essai..., op. cit. Dédicace à Georges V, roi de Hanovre, p. 138.

Lettre à Anton von Prokesch-Osten, 20 juin 1856, citée par Jean Boissel, *Gobineau : biographie. Mythes et réalité* Berg International, coll. « Histoires des idées », Paris, 1993, pp. 324-325. Voir aussi la lettre à Tocqueville (29 novembre 1856) : « Qu'est ce que mon *Essai sur les Races* sinon une preuve que je ne crains ni n'accepte les idées les plus reçues et les plus chères à ce siècle-ci ? », in *Correspondance*, op. cit., p. 271.

Lettre d'A. de Gobineau à A. de Tocqueville, 20 mars 1856, in *Correspondance...*, op. cit. p. 259.

Lettre à A. de Tocqueville, 15 janvier 1856, in *Correspondance...*, op. cit. p. 250.

Lettre à A. de Tocqueville, 29 novembre 1856, in *Correspondance..* op. cit. p. 272.

Essai..., op. cit. Livre 1, ch. IV, p. 161.

Titre du ch. III, Livre I, de l'*Essai...*, op. cit. p. 157.

Essai..., op. cit. Livre 1, ch. IV, p. 162.

Ibidem.

Voir *Essai...*, op. cit. Livre I, chapitres VIII et IX, consacrés à la définition de « civilisation », pp. 211 sq.

Essai..., Livre I, ch. IV, p. 170.

Lettre à A. de Tocqueville, 20 mars 1856, in *Correspondance...*, op. cit. p. 259.

Ibidem.

Lettre à A. de Tocqueville, 15 janvier 1856, in *Correspondance...*, op. cit. p. 250.

Essai... op. cit. Livre I, ch. XIV, p. 314.

Essai..., op. cit. Livre 1, ch. XIII, pp. 288-289.

Titre du ch. XV, Livre 1, *Essai...*, op. cit. p. 315.

Essai..., op. cit. Livre I, ch. V, p. 173.

Ibidem, p. 174.

Lettre d'A. de Tocqueville à A. de Gobineau, 17 novembre 1853, in *Correspondance*, op. cit. pp. 201-202.

Lettre d'A. de Tocqueville à A. de Gobineau, 24 janvier 1857, in *Correspondance*, op. cit. p. 277. Sur la position de Tocqueville, voir Pierre Manent, *Tocqueville et la nature de la démocratie*, Paris, Gallimard, 1982.

Essai..., op. cit. Livre I, ch. XVI, p. 345.

Essai..., op. cit. Conclusion générale, p. 1143.

Essai..., op. cit. Livre I, ch. XVI, p. 343.

Ibidem.

Essai..., op. cit. Livre I, ch. XIV, p. 313.

Essai... op. cit. Livre I, ch. XVI, p. 344.

Ibidem, p. 343.

Voir ses œuvres postérieures, *Les Pléiades*, 1874 *La Renaissance*, 1877, *L'Histoire d'Ottar Jarl, pirate norvégien, conquérant du pays de Bray en Normandie, et de sa descendance*, 1879.

Essai..., op. cit. conclusion générale, p. 1163.

Ibidem.

Essai..., op. cit. Livre V, ch. VII, pp. 910 sq.

Essai..., op. cit. Livre V, ch. VII, p. 914.

Essai... op. cit. , conclusion générale, p. 1158.

Ibidem, pp. 1163-1164.

De la Démocratie en Amérique, T. 1, Paris, Gallimard, coll. Folio Histoire, 1961, p. 42.

Lettre d'A. de Tocqueville à A. de Gobineau, 24 janvier 1857, in Correspondance... op. cit. p. 277.

Lettre à G. de Beaumont, 3 novembre 1853, Lettres choisies, Souvenirs, 1814-1859, édition établie sous la dir. de F. Mélonio et L. Guellec, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2003, p. 1088.

Lettre d'A. de Tocqueville à A. de Gobineau, 30 juillet 1856, in Correspondance..., op. cit., pp. 265-266.

Lettre à A. de Gobineau, 17 novembre 1853, in Correspondance...op. cit. p. 202.

Lettre à A. de Gobineau, 17 novembre 1853, in Correspondance... op. cit. p. 203.

Lettre à A. de Gobineau, 24 janvier 1857, in Correspondance... op. cit. p. 280.

Ibidem.

Lettre d'A. de Tocqueville à A. de Gobineau, 30 juillet 1856, in Correspondance..., op. cit. pp. 267-268.

C'est Richard Wagner qui avait attiré l'attention de Schemann sur Gobineau dont la notice nécrologique sera rédigée par Cosima Wagner dans les Bayreuther Blätter en novembre/décembre 1882. Schemann sera le premier éditeur en français de la correspondance entre Tocqueville et Gobineau : des extraits en seront publiés dans la Revue des deux mondes. La Gobineau-Vereinigung, qu'il fonde en 1894 sera dissoute après le retour de l'Alsace à la France en 1919.

PAGE

PAGE 1